

Du travail au territoire

En Amérique, on les appelle « *company towns* », ce qui est déjà révélateur des différences culturelles qui séparent et distinguent les unes des autres les *città di lavoro* dispersées sur notre planète. La ville de l'entreprise, voire possédée par l'entreprise et parfois même « ville fermée », réservée aux seuls travailleurs, n'est pas la même que la *cité ouvrière* française ou le *villagio operaio* italien, ni que la *col nia* catalane ou la *Siedlung* allemande, non plus que le  位宿舍 (*d nw i s sh *) chinois. Qu'ils se fixent sur le patron, sur le travailleur, sur l'organisation physique de l'espace ou sur la communauté, les choix idiomatiques traduisent une pléiade de réalités distinctes et autant de visions du monde. Les paysages de ces *città di lavoro* en sont tout aussi éloquents. Ils nous apprennent que, contrairement à une vieille idée reçue, l'héritage de l'industrie n'est ni monotone, ni homogène, et encore moins universel, car ils permettent de voir en-de   et au-delà des modes de production. Ce sont des témoins de civilisations, au pluriel.

Entendons-nous tout de même sur une définition heuristique qui permet de chapeauter ce dont il est question : cet ouvrage présente des ensembles planifiés à l'instigation d'une entreprise qui entretenait l'intention d'y établir ou d'y parfaire un lieu de production, notamment en y accueillant des travailleurs, employés, ouvriers ou les deux. De façon générale, ce sujet des *città di lavoro* n'est pas inconnu. La transformation de l'industrie manufacturière et l'instabilité de l'industrie minière, qui en ont rayé plusieurs de la carte, ont attiré sur elles l'attention de certains gouvernements qui ont souhaité en assurer la conservation au titre de patrimoine ; ainsi que le montre le collègue Massimo Preite dans la postfazione de cet ouvrage, on en dénombre même quelques-unes, bien trop rares sans doute, sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO. Trop rares, en effet, car la deuxième vague de désindustrialisation que nous connaissons maintenant est bien plus radicale et que la maigre reconnaissance qu'elles détiennent, disproportionnée vu leur importance dans ce monde, ne suffira pas à dissimuler les trous béants que laisseront, dans nos connaissances, leur disparition.

Il faut dire que  a ne fait pas si longtemps que la science les tient en estime. Assimilées aux ravages de l'industrialisation et réduites à la figure de la *Coketown* de Lewis Mumford et de Patrick Geddes, elles ont été surtout traitées comme substrats des relations de travail et des rapports de classe : au plus fort de cette historiographie, au milieu du XX  siècle, on a même dévié le terme « paternalisme » pour les qualifier, en réduisant l'analyse, comme on le fait parfois encore, à la manière dont leurs dispositions physiques assujettissent plus ou moins les ouvriers à la bienveillance ou aux abus d'un patron. Cette crispation paradigmatique, doubl e de l'inclinaison structuraliste des sciences sociales de l'époque, les a enfermées dans un imaginaire d'oppression et de victimisation auquel s'est à merveille greffé le ressentiment de la ruination et le désespoir des laissés-pour-compte de la désindustrialisation, amplifiés par les stratégies politiques d'élites locales encore mal comprises. Les *città di lavoro* sont les mal-aimées de notre science moderne.

On les a donc crues laides et monotones, alors même qu'on r fiait les usines et les machines ; voilà que ce beau livre redresse ce tort.

On réalise aujourd'hui qu'elles sont beaucoup plus nombreuses, plus répandues et surtout plus diverses qu'on ne l'aurait cru. La « compagnie » est parfois l'état, comme souvent en Chine, en Corée ou en Russie ; la « ville » est parfois réduite à

quelques maisons, comme dans ces établissements qui gardent le chemin de fer dans des plaines quasi désertes, en Australie par exemple, ou à quelques cases autour d'un lavoir comme on en trouve encore à Cochin. Parfois elles s'assemblent sur le fil des mines ou en grappes, autour des usines, et forment des chapelets de colonies, comme dans le Bassin minier français ou à Détroit. Elles se multiplient avec l'industrialisation, bien sûr, mais la précèdent aussi, car le travail n'est pas apparu à la fin du XVIII^e siècle : les salines d'Arc-et-Senans le rappellent, tout comme le quartier Nyboder, à Copenhague, pour prendre cet autre exemple. À la limite, même un monastère est une *città di lavoro*, si l'on s'écarte un moment de ce qui rend un paysage industriel ; mais cette digression nous ferait perdre de vue ce qui les rassemble vraiment et qui les incruste au cœur de cette modernité encore trop peu explorée.

Un phénomène les définit en effet toutes : elles sont le fruit d'un geste unique de création. Les *città di lavoro* sont les villes nouvelles de la modernité, les Neuf Brisach et les Sforzinda de ce monde, qui explorent comment l'architecture et le paysage peuvent rendre les humains meilleurs. Car c'est bien en cherchant à sédentariser les travailleurs qu'on y a appris comment un espace pouvait devenir un lieu, signifiant et porteur d'un projet de société : bien des *città di lavoro*, comme Røros en Norvège et Arvida au Canada, ont ainsi devancé de plusieurs décennies le postmodernisme et les approches critiques postcoloniales en scrutant, puis en codifiant les cultures et les modes d'habiter pour produire des territoires d'appartenance susceptibles de s'épanouir, plutôt que disparaître, avec le passage du temps. Du coup, elles ne sont pas que des artefacts, comme ce que l'archéologie ou l'histoire de l'art observent : leur création est aussi celle d'une dynamique, dotée de temporalités : la *città di lavoro* est une *opera aperta*, nous aurait dit Umberto Eco.

Qu'un objet si complexe reste encore à être découvert et scruté n'étonne donc guère. C'est dire la valeur du travail que les collègues Giovanni Luigi Fontana et Andrea Gritti nous offrent ici. L'approche chronologique ample qu'ils proposent aurait pu être traître, car les rythmes ne sont pas les mêmes selon les continents et l'engagement de l'État dans le monde du travail, pour ne citer que cette variable. Elle ne l'est pas, au contraire : tout en évitant l'écueil de la vision de surface à laquelle confine parfois la notion opératoire de « paysages », elle esquive les grands récits nationaux qui ont jalonné l'écriture de l'histoire et auxquels, particulièrement lorsque qu'on en arrive à la Deuxième Révolution industrielle, les *città di lavoro* échappent à peu près complètement.

Allant de l'idée de loger les travailleurs (oui, entre autres, pour mieux les contrôler) jusqu'à de véritables projets territoriaux (rappelons que les *company towns* balisent l'arrivée des pouvoirs publics dans les domaines du logement et de l'aménagement en Amérique), les *città di lavoro* marquent le passage de l'architecture à l'urbanisme, un univers tout aussi moderne qui lui aussi se dérobe encore à notre attention. Pourtant, qu'on suive les progrès de l'habitation, la démocratisation de la maîtrise foncière ou les trajectoires de ceux qui ont rendu possibles nos *suburbs* paisibles, on peut se demander s'il y aurait vraiment eu de l'urbanisme et des urbanistes sans les *città di lavoro*.

Alors que l'on sait maintenant qu'elles ont été déterminantes dans la genèse de l'identité sociale et culturelle de pans entiers de la planète, on voit mieux qu'elles bousculent nos épistémologies, ne serait-ce qu'en résistant absolument à la tentation typologique de l'histoire de l'architecture traditionnelle et ses dérivés, en quête de

classifications comme on en faisait de l'âge gothique, pour mieux dater une œuvre ou identifier son auteur. L'on sait pourtant aujourd'hui que ces assomptions de l'ère coloniale, prisonnières d'une illusoire homogénéité sociopolitique, réduisent leur objet plutôt que l'amplifier. Heureusement, parce qu'elles sont de création à la fois plus récente et plus multidisciplinaire que l'architecture ou la peinture des siècles passés, la documentation des *città di lavoro* est bien plus abondante et pose l'analyse sous des prismes nouveaux, notamment pour suivre les logiques transnationales qui les traversent. L'on se trouve alors avec un angle de vue triple : sur l'objet lui-même, sur le contexte socio-historique de sa production puis, du local au global (et non l'inverse), sur les réseaux d'idées qui lui ont prêté forme et sens. C'est ce que l'humble et efficace trame historico-interprétative de cet ouvrage permet de voir.

La lacune des savoirs qui précédait cet ouvrage, et qui nous invite à en poursuivre l'intelligente initiative, en est aussi une des savoir-faire dès lors que les questions de patrimoine se substituent à l'activité des usines. Une bonne majorité des *città di lavoro*, plus vastes, plus composites fonctionnellement et moins homogènes formellement (prenons Rjukan) que les plus anciennes (Saltaire, par exemple) rebutent nos usages patrimoniaux, encore fervents de monuments. Bien sûr, les nostalgiques ruines des *ghost towns* rejoignent les tendances ruskiniennes de certains; si elles se trouvent rarement sur les inventaires patrimoniaux (on peut quand même mentionner Hashima, au Japon, ou Val-Jalbert, au Canada), elles occupent depuis longtemps les itinéraires touristiques, si bien que, paradoxalement, leur préservation soulève peu d'inquiétude.

De même que les *città di lavoro* nous ont appris à faire des villes et à faire des milieux de vie, elles nous appellent aujourd'hui, témoins d'un passé révolu, à reconsidérer l'héritage de l'industrie par-delà nos habitudes. Si les enjeux de conservation nous paraissent aujourd'hui si différents à Ivrea qu'au Familistère de Guise, c'est peut-être parce que, là aussi, nous sommes coincés dans une épistémologie datée. Comment autrement expliquer, si ce n'est par la persistance de canons classiques que même l'enseignement des beaux-arts a délaissés, la résistance de l'institution patrimoniale à considérer les *città di lavoro* au titre d'œuvre, par exemple en tant que « *capolavoro del genio creativo dell'uomo* » ? Elles sont donc pour l'instant reléguées à n'être, le plus souvent, que l'illustration de la « *interscambio di valori* », ce qui ne les qualifie guère, de même que cette notion de « paysage culturel évolutif », comme si l'évolution était un moindre mal ou n'était pas un trait distinctif du génie humain, particulièrement lorsqu'elle est anticipée, par le geste d'urbanisme justement. Il est vrai qu'on connaît aussi encore peu celui-ci, particulièrement l'urbanisme du XX^e siècle. Et si une telle histoire de la production du territoire, à partir de ces milieux de vie fabriqués de toutes pièces pour produire et pérenniser des communautés d'appartenance, pouvait, par la reconnaissance, améliorer la résolution des crises de la désindustrialisation ?

Ce sont pourtant des œuvres au sens le plus fondamental; et comment mieux exprimer le génie humain qu'en concevant d'une seule venue un milieu de vie et un paysage susceptible d'en traduire et d'en porter l'humanité?

Ces lieux qui sont tellement plus que des espaces cèlent encore bien des secrets sur la manière dont on les a créés, et certainement tout autant sur la manière dont cet état signifiant pourrait se prolonger dans un projet social et urbain contemporain, une utopie patrimoniale en quelque sorte qui, substituée à l'utopie industrielle, en prolongerait la quête de meilleur et d'infini. Du travail au territoire, les *città di lavoro*

n'ont pas légué que des formes architecturales ou des paysages, mais aussi des identités.

Tandis que les pratiques de « *fly-in / fly-out* » des entreprises industrielles de notre siècle réduisent à néant l'investissement dans le territoire, brulant le sol et effaçant l'idée même de l'expérience humaine dès que s'amenuise la rentabilité de la production, les *città di lavoro* nous rappellent aussi qu'on ne sait même pas encore tout-à-fait faire du territoire sans elles. Et quand, dans un contexte de mobilité transnationale des personnes, l'attractivité de lieux devient déterminante de notre capacité de développement et de durabilité, que ce soit par l'aménagement, par la gouvernance ou par le patrimoine, leurs leçons s'imposent à nous.

Il est grand temps qu'on agisse.